

Les adolescents, de merveilleux médiateurs de lecture ?



Au "Centre de lecture pour tous", dans le grand Buenos Aires

Au début, il y aurait de jeunes enfants tout au délice d'écouter parents ou bibliothécaires leur lire des histoires. Puis le cercle enchanté se briserait et à l'adolescence, ils seraient là, fermés au monde et aux livres, écouteurs sur les oreilles, yeux rivés sur les écrans, doigts s'agitant sur leur téléphone. Condescendants, ils diraient à l'adulte qui raconte avoir beaucoup lu au même âge : « Pauvre vieux, il n'y avait rien de mieux à faire ? »¹

Toutefois, la réalité est complexe, plus que les clichés. Il est vrai que bien des adolescents ont aujourd'hui des sollicitations multiples, du moins dans les pays nantis. Tout aussi vrai qu'en milieu populaire, et parfois au-delà, de nombreux garçons stigmatisent ceux qui ont goût à lire, qu'ils voient comme des traîtres à leur sexe et à leurs proches. Pourtant, selon une enquête récente, la lecture conserverait une place importante dans les loisirs des collégiens et des lycéens : 81% des filles et 71% des garçons auraient lu un ou plusieurs livres au cours des trois derniers mois – en dehors des ouvrages recommandés par un enseignant². Si la proportion de grands lecteurs diminue, la jeunesse reste, en France, l'une des périodes de la vie où l'activité de lecture est la plus grande. Ces adolescents considérés comme peu lecteurs soutiennent l'édition par des ventes records. Quand l'occasion leur est donnée, c'est avec enthousiasme qu'ils s'exercent à la critique, tels ceux qui prennent part au prix Goncourt des lycéens. Dans certains lieux, les clubs de lecteurs adolescents se multiplient. Et dans différentes parties du monde, ils peuvent s'avérer de merveilleux médiateurs de lecture, alors même qu'ils ont grandi loin de la culture écrite.

« Quelque chose qui nous sortait de nous-mêmes »

Au Brésil, par exemple, c'est sur leur créativité, leur audace, leur énergie, que les animatrices du groupe *A Cor da Letra* ont parié. Quand elles étaient arrivées dans des *favelas* et avaient sorti des livres, les jeunes s'étaient pourtant montrés déçus, méfiants. Pour eux, lire était une activité

dépourvue de sens, associée à une scolarité hasardeuse, qui ne leur rappelait pas de bons souvenirs. Par leurs paroles, leur voix, leur énergie, ces femmes venues leur lire des histoires, puis leur proposer de les rejoindre comme médiateurs, ont su les toucher. Des dizaines d'entre eux se sont montrés ouverts à recevoir une formation, d'autant qu'il n'y avait pas d'examen à la clé.

Dans ce cadre, il leur a été suggéré de parler de leur enfance, de penser à un objet qu'ils avaient aimé, à une histoire qui lui était associée : d'emblée, chacun a été considéré comme un sujet actif dans la construction de ses connaissances et de sa culture, qui pouvait proposer, apporter. Garçons et filles se sont demandé pourquoi accéder à des livres était important ; des vidéos où figuraient des enfants avec des albums ont été analysées, commentées, des éléments théoriques fournis sur le développement du langage chez l'enfant. Ils se sont questionnés sur leur nouvelle place en tant que passeurs, distincte de celle d'un enseignant ou d'un ami. Il leur a été proposé de se lancer à lire un album à voix haute, puis de commenter cette expérience. Au début, la plupart d'entre eux redoutaient d'être moqués. Ils ont été surpris d'être écoutés avec attention, de constater que leur voix, leur parole, avaient une valeur.

Ils vont donc lire à d'autres, généralement à des enfants plus jeunes, et évoquent la reconnaissance qu'ils ont acquise : « Avec ce travail, je ne suis plus une fille quelconque dans cette communauté, je suis une référence pour les enfants, quand je passe dans la rue, tous me reconnaissent. » D'autres parlent de leur bonheur à se sentir responsable, comme ce garçon : « J'ai été responsable de quelque chose qui n'était pas seulement ma vie, quelque chose qui nous sortait de nous-mêmes. »

Ce que l'on retrouve dans d'autres pays d'Amérique latine, mais aussi, quelquefois, en France, par exemple dans ce cabaret littéraire réalisé à Nanterre avec des lycéens de la cité des Pâquerettes, qu'évoque Patrick Borione : « Nous leur avons donné une dizaine de livres à lire dans des collections pour ados et pour adultes. D'un seul coup, ces lycéens n'étaient plus dans la lecture obligée. Elle n'était plus pour eux un pensum. C'était la liberté. [...] Le fait le plus intéressant, c'est qu'il y a eu trois ou quatre élèves qui ont été les passeurs pour les autres. Au final, tous les lycéens présents avaient lu au moins trois romans. »³

Au Nord comme au Sud, de nouvelles formes de sociabilité autour des livres se développent, grâce auxquelles des adolescents s'approprient ces objets qu'ils rejetaient auparavant, y voyant un domaine qui n'était pas pour eux. Elles concilient la lecture et le goût pour la vie en groupe, souvent si prégnant à cet âge. Ce sont des espaces de liberté, sans notation ni contrôle, sans souci d'une rentabilité scolaire immédiate. On y recourt de façon

1 - Hanif Kureishi, *Quelque chose à te dire*, Christian Bourgois, 2008, p. 54.

2 - Synthèse de l'enquête sur la lecture et les loisirs multimédia des collégien(ne)s et des lycée(ne)s, réalisée en France par Ithaque pour le Centre National du Livre/ Direction du livre et de la lecture, juin 2007.

3 - Colloque Lectures et adolescents. INJEP, 17 novembre 2005, Marly-le-Roy, France.

privilegiée à l'oralité, mais lecture et écriture y sont souvent conjuguées, quelquefois alternées avec des visites de musées, des spectacles de théâtre, de danse, ou la réalisation d'œuvres graphiques ou audiovisuelles. Les rythmes ou les cultures des uns et des autres sont respectés et leurs paroles ou leurs écrits sont reçus, valorisés (alors que dans un cadre académique classique, l'enseignant repère plutôt ce qui ne va pas dans la production orale ou écrite d'un élève). Dans nombre de ces lieux, chacun est considéré comme un sujet à qui est témoignée une écoute, une disponibilité profonde. Et ces jeunes sont fréquemment sollicités, et formés, pour devenir eux-mêmes des passeurs de livres pour d'autres⁴.

Des livres pour construire du sens

À ceux qui sont exposés à des adversités (conflits armés, violence, exil, grande pauvreté...), ces expériences de lecture permettent un redéploiement des possibles, une respiration. Plus largement, elles ouvrent à chacun un espace où retrouver des émotions secrètes, relancer sa pensée, donner sens à sa vie, inventer d'autres modes de partage. Rassemblant garçons et filles, elles contribuent à une formation de la sensibilité, une éducation sentimentale. Parfois, elles permettent la rencontre avec d'autres générations, la réactivation de la tradition orale. Ceux qui y prennent part ne deviendront pas forcément de grands lecteurs, mais les livres ne les rebutent plus. Par ce biais, l'appropriation de la culture écrite devient quelquefois désirable, et elle est facilitée. Pourquoi s'étonner de la réussite de telles initiatives ? Où qu'ils vivent, les adolescents ont un désir de connaissance, une exigence poétique, un besoin de récits. Ils sont curieux de ce monde contemporain où ils sont confrontés à beaucoup d'adversité. Ils veulent rêver, imaginer, penser leur destin de garçon ou de fille doté d'un corps sexué, et radicalement transformé, d'un cœur impétueux et hésitant, de pulsions et de sentiments contradictoires, d'une histoire familiale comportant souvent des chapitres noirs. Ils sont en quête d'échos de ce qu'ils éprouvent, de façon indicible : ce qui est en eux (comme en chacun de nous) doit trouver à se dire au-dehors, et par des voies indirectes, pour qu'ils puissent être « installés » en eux-mêmes. De façon urgente, ils ont besoin de mots, de représentations, de métaphores, de beauté, pour affronter le monde. De rythme, et pas seulement de celui procuré par la musique : des mots d'une poésie, des images d'une BD ou d'un livre d'art. Ils ont aussi un très grand besoin d'écoute, de reconnaissance, de dignité, d'échanges, de rencontres. À cet âge où le monde extérieur est ressenti comme excluant, et où l'on est effrayé par les pulsions nouvelles, souvent violentes, que l'on éprouve, ils ont besoin que des adultes soient là (même s'ils les envoient au diable) et qu'ils leur transmettent des biens culturels aidant à construire du sens. Plus encore en ces temps de crise des repères, où il incombe à chacun, bien plus que par le passé, de construire sa propre identité.

Les séries télévisuelles, si elles suscitent la connivence, si elles mettent en forme une partie de leurs désirs ou de leurs craintes, ne suffisent pas à leur conférer ce sens, à nourrir leur activité psychique, leur pensée. La télé-réalité encore moins : elle prétend dire l'expérience humaine, mais l'appauvrit et la formate. Pour dire cette expérience dans sa complexité, toutes les sociétés ont recouru à des « traducteurs » professionnels – conteurs, poètes, dramaturges, artistes ou psychanalystes –, qui prennent le temps nécessaire pour lui donner forme et signification, de façon condensée et esthétique.

De nombreux adolescents le sentent, et quand ils y ont accès, ils questionnent les livres en quête des secrets de la sexualité, des intrigues du sentiment amoureux, de mots qui leur permettent d'appivoiser leurs peurs, de les contenir, de trouver des réponses aux questions qui les hantent.

Des médiations subtiles

À les écouter, on se souvient, si besoin était, que les ressources culturelles sont vitales tout autant que l'eau ou presque. Et l'on comprend que chacun devrait pouvoir s'approprier la culture écrite pour au moins trois motifs. La familiarité avec l'écrit est déjà un facteur décisif du devenir social et, avant cela, du destin scolaire. Les exigences techniques requises par la plupart des métiers ne se transmettent plus par imitation gestuelle. Être malhabile avec l'écrit est un lourd handicap dans nombre de domaines, d'autant qu'avec l'accélération des changements, chacun sera appelé à exercer successivement plusieurs professions. Si l'on est malhabile dans l'usage de l'écrit, il est aussi bien plus difficile d'avoir voix au chapitre dans l'espace public. Être rompu à la lecture comme à l'écriture n'y suffit pas et ne garantit rien ; mais qui en est éloigné a tous les risques d'être sur la touche.

Enfin, le recours aisé à la culture écrite permet non seulement d'accéder au champ du savoir, mais encore de s'approprier des œuvres littéraires, sous leurs formes multiples (du théâtre aux romans, des biographies aux BD, des légendes aux essais). Or, celles-ci, bien plus qu'un outil pédagogique, sont une réserve où puiser pour donner sens à sa vie, la penser, la rêver, se construire, et se reconstruire dans des temps de crise comme ceux auxquels nous sommes aujourd'hui confrontés.

Là où elle renvoie des échos du plus profond de l'expérience humaine, il n'y a aucune raison que la littérature ne touche pas chacun. Comme l'art, elle nous replonge dans le monde enfoui de l'affectivité, source de notre force de vie. Mais l'affectivité et l'intériorité sont associées aux femmes et une partie des garçons craignent au contraire de « perdre leur force » s'ils s'en approchent : ils rejettent les livres à la puberté. Déjouer ces peurs requiert tout un art de faire de la part du passeur. Plus largement, s'aventurer dans des livres, y dérober des phrases, des connaissances ou des histoires pour construire

4 - Cf. Michèle Petit, *L'Art de lire ou comment résister à l'adversité*. Paris, Belin, 2008.

sa « maison intérieure », suppose qu'un adolescent bénéficie de médiations subtiles. Subtiles, cela veut dire, par exemple : ne pas lui lancer que lire est bon pour l'orthographe, ou qu'il ferait mieux de lire que de regarder ces séries débiles ; ne pas lui offrir des livres quand il rêve d'un jeu vidéo ; ne se pas se montrer intrusif en tentant de savoir pourquoi tel manga lui plaît (mais être disponible s'il souhaite en parler) ; ne pas déprécier ses goûts, tout en lui ouvrant d'autres pistes ; encadrer le temps qu'il passe devant des écrans⁵, sans lui enjoindre de consacrer les moments libérés à la seule lecture ; lancer des passerelles entre oral et écrit, lecture et écriture, visuel et écrit, plutôt que de les opposer.

Cela suppose surtout que le médiateur - parent, enseignant, bibliothécaire -, pense son propre rapport aux livres, à la culture écrite, qui s'avère souvent bien plus contradictoire qu'il ne le croyait : pour transmettre l'amour de la lecture, encore faut-il l'avoir éprouvé. Que ce médiateur se montre curieux, imaginatif, inventif, à l'heure de proposer des œuvres, plutôt que de toujours enfermer les adolescents dans des collections sur mesure. Qu'il sache donner une chance de rencontrer des textes qui comportent une part de secret, d'inconnu - car nul ne désire ce qui manque de mystère, et c'est peut-être la quête d'un secret qui nous pousse vers les livres, tout au long de la vie.

Mais il n'est aucune recette absolue. Et il faut bien savoir que les litanies sur le fait que « les jeunes ne lisent plus » agacent les intéressés, qui y entendent une volonté de contrôle, de maîtrise, sur le temps supposé libre, d'intrusion dans leur univers. Qu'elles émanent des pouvoirs publics, des enseignants, des parents, elles sont chargées d'angoisses, d'inquiétudes, d'impatience, et les adolescents le sentent. Dès lors, il ne faut pas s'étonner que, pour une partie d'entre eux, la lecture soit une corvée à laquelle il faudrait se soumettre pour satisfaire les adultes. Si nous tentons d'attraper des lecteurs avec des filets, ils voleront longtemps vers d'autres plaisirs.

Michèle Petit

Anthropologue, Laboratoire LADYSS (Dynamiques sociales et recomposition des espaces), CNRS/ Université Paris I
michele.petit6@wanadoo.fr

Quelques titres de Michèle Petit

L'Art de lire ou comment résister à l'adversité. Paris : Belin, 2008. 265 p.
ISBN 978-2-7011-4659-1 : 19 €.

Une enfance au pays des livres. Paris : Didier Jeunesse, 2007
(Passeurs d'histoires). 104 p. ISBN 978-2-278-05724-5 : 17 €.

Éloge de la lecture. Paris : Belin, 2007. 159 p. ISBN 978-2701-1324-26 : 17 €.

Afrique francophone :

Jeunesse et lecture, la difficile équation

« *Roméo et Juliette, ce n'est pas Mamadou et Binéta* ». Cette phrase chantée par le duo ivoirien *Espoir 2000* dans un de leurs tubes situe bien la problématique de la communication dans deux pôles différents du même ensemble linguistique qu'est la francophonie. La référence de la romance mythique des amants de Vérone n'est pas forcément un élément de la culture des jeunes francophones d'Afrique, alors que « *Mamadou et Binéta* », nom d'une collection d'ouvrages d'apprentissage du français, semble plus adapté au contexte du continent noir. Mais la réalité est bien plus complexe, lorsqu'on veut proposer une offre de lecture qui corresponde aux réalités quotidiennes du public cible.

Loin d'une idée qui les cantonnerait dans une sorte de ghetto inaccessible à la nouveauté, et à distance de l'opinion qui les décrit comme des victimes de la fracture numérique entre les pays du Nord et ceux du Sud, les jeunes Africains sont très branchés sur les technologies.

Les enfants de la révolution numérique

D'abord parce qu'ils ont accès, quasi-simultanément au reste du monde, à tous les bijoux de la technologie miniature : baladeurs MP3 ou MP4, sur lesquels ils écoutent de la musique téléchargée des champions

de R&B américain, du hip-hop français ou des slameurs du pays voisin. Grâce au câble et au satellite, ils voient en direct les derniers rebondissements de la série « Plus Belle la vie » ou le dernier épisode d'« Urgences » ou de « Friends ». De la même manière, ils suivent l'évacuation des sinistrés d'un tremblement de terre à l'autre bout de la terre ou l'intronisation de la nouvelle prêtresse du 20 heures sur une chaîne française.

Par ailleurs, le développement spectaculaire de la téléphonie mobile dans les pays africains fait que les jeunes de chaque ville ou région ont créé un langage SMS fait - comme partout dans le monde - d'abréviations codées. Le portable leur permet d'avoir en un seul appareil,

5 - L'enquête évoquée plus haut souligne que les enfants qui lisent le plus sont aussi ceux dont les parents régulent le temps passé à utiliser le multimédia et particulièrement les jeux vidéo.